

inattendu, tout ce qui ne s'explique pas immédiatement, peut être une menace.

— Oh ! oh ! — se dit Louis Clermont. — Qu'est-ce que cela signifie ?

Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur ?

Et, prenant sa résolution, il s'avança vers le groupe, où il se fit un grand silence à sa vue.

II

LA DISPARITION

M. Bernard occupait une position à part dans la maison du duo de Kandos.

D'abord ses fonctions officielles d'intendant le plaçaient fort au-dessus de la valetaille ordinaire.

Ensuite, on se rappelle que Louis Clermont avait été présenté par Cochillo, comme un ancien professeur, rencontré par lui en Amérique, ce qui jetait sur le personnage un reflet de sérieuse éducation et le classait immédiatement parmi les hommes d'études libérales.

Enfin, on savait qu'il avait sauvé la vie au duo, alors que ce dernier n'était encore que marquis, et que de véritables liens, d'intimité, d'amitié, unissaient le gentilhomme et son intendant.

Louis Clermont, d'ailleurs, avait habilement exploité la situation, pour se créer une situation très-forte et très-importante dans la maison de son maître, et les serviteurs de ceans l'y traitaient avec un grand respect, et lui obéissaient, la plupart du temps, ainsi qu'ils eussent obéi au duo lui-même.

Ce fut donc d'un ton d'autorité véritable que Bernard, en arrivant près du groupe des domestiques, demanda :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! monsieur l'intendant, s'écria une petite bonne à mine éveillée, rompant la première le silence, M. le duo et Mme la duchesse ont disparu !

— Comment disparu ? répéta Bernard. Qu'est-ce que vous dites là ?

— La vérité, répondit le laquais de confiance de Paul de Kandos.

— La vérité ! répéta encore Bernard. Voyons, êtes-vous fous ?

Que signifie cette plaisanterie ?

Tout en parlant, il interrogeait du regard les physionomies des serviteurs, rassemblés là.

Ces physionomies ne lui disaient que trop clairement que personne ne plaisantait et n'avait envie de plaisanter.

— Monsieur Bernard, reprit le domestique le plus âgé, voici ce qui s'est passé...

— Parlez vite ! fit Louis Clermont en proie à une agitation intérieure qu'il parvenait, cependant, à dominer,

— Ce matin, c'est-à-dire, il y a une heure, poursuivait le laquais, je me suis rendu à la chambre de M. le duo, un peu étonné de n'avoir pas entendu son coup de sonnette habituel.

Marie, la femme de chambre de madame, éprouvait la même surprise que moi... car madame, bien que matinale ordinairement... n'avait point encore appelé... mais, après ce qui s'était passé, hier...

Le domestique hésita et s'arrêta.

— Quoi ? fit vivement Bernard. Il n'était passé quelque chose d'extraordinaire, hier ?

— Oh ! mon Dieu... oui et non... monsieur et madame... paraissaient agités... à la suite d'une visite... Ils n'étaient point

descendus dîner... Ils s'étaient renfermés dans leur chambre... et avaient défendu qu'on les dérangeât... sous quelque prétexte que ce fût... Ce qui fait...

Louis Clermont sentait s'augmenter son inquiétude ; mais ne sachant encore de quoi il s'agissait, et craignant, avec sa prudence habituelle, de se compromettre par quelque mot intempestif ou maladroit, il se contenta de dire écholement :

— Voyons, continuez donc !

— Pour lors, reprit le vieux domestique, arrivé à la porte de M. le duo, je frappai discrètement.

Pas de réponse.

Il dort encore, pensai-je.

Je redescendis... mais, en redescendant, je rencontrai Marie qui redescendait également...

— Eh bien ?

Eh bien, monsieur Bernard, ajouta la femme de chambre, il m'était arrivé la même chose qu'à Joseph.

— Quelle même chose ?

— J'avais frappé à la porte de madame, qui n'avait pas répondu... et j'avais remarqué le grand silence qui régnait dans les appartements.

— Il fallait essayer d'entrer.

— C'est ce que nous avons fait, repliqua Joseph.

Après une demi-heure d'attente, voyant que ni monsieur, ni madame, ne sonnaient, ne paraissaient... nous sommes remontés.

J'ai tourné le bouton de la porte, croyant la trouver fermée en dedans... Elle ne l'était pas !...

— Ah !

— Je suis entré... J'ai parcouru l'appartement de M. le duo... Vide !

— Il est peut-être sorti, ce matin, pour une promenade au bois, fit Clermont, qui se sentait pâlir.

— Non, monsieur. Le cheval est à l'écurie, et le portier aurait vu passer M. le duo.

— C'est vrai !

— Ainsi que Mme la duchesse, ajouta vivement Marie. Or, son appartement n'était pas plus fermé que celui de M. le duo, et il était également vide.

Et, de plus, les lits n'ont point été défaits... Ni monsieur, ni madame ne se sont pas couchés, cette nuit... et on ignore à quelle heure ils sont partis...

— Mais Mme de Kandos ? s'écria tout à coup Louis Clermont. Où est-elle ?

— Oh ! mademoiselle est partie, hier au soir...

— Partie !... Eh bien ?

— On ne l'a plus revue !

— Elle n'est pas rentrée ? balbutia Bernard, qui comprenait, maintenant, à n'en plus douter, qu'il devait s'être passé quelque drame terrible, et qui tremblait, à l'idée des catastrophes possibles et des dangers à prévoir.

— Non, répliqua le portier, qui venait de rejoindre le petit rassemblement des autres serviteurs, et qui avait entendu les dernières paroles.

— Elle était seule ? demanda encore Clermont, presque machinalement.

— Pardonnez-moi, monsieur l'intendant, une dame l'accompagnait.

— Une dame ! Quelle dame ?

— Je ne la connais pas. Elle était arrivée dans la journée...

— Et, ajouta Marie, elle n'avait pas voulu dire son nom ; mais elle avait demandé Mme la duchesse.